MERCVRE DE FRANCE

TOME QUATRE-VINGT-SIXIÈME

Juillet-Août 1910

Juillet-Août 1910 — Tome LXXXVI

MERCVRE

DE

FRANCE

(*Série Moderne*)

Vingt et unième année

PARIS
MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI
—
MCMX

Dès la période romane, la peinture à fresque florissait en Galice, et les recherches du Dr Eladio Arce ont mis récemment ce fait en pleine lumière.

La construction de la cathédrale de Saint-Jacques de Compostelle dut grouper une multitude d'artistes, dont l'influence s'éparpilla plus tard à travers toute la péninsule.

En Portugal, les artistes que sollicitaient des spectacles analogues à ceux de Galice et qu'impressionnaient les mêmes tonalités nuancées de lumière à travers la brume durent constituer une école unique.

La conclusion de l'éminent critique est celle-ci :

La primitive peinture portugaise évolue d'abord à travers l'art *gallego*, et conjointement avec lui, sous l'influence byzantine demeurée prépondérante en Catalogne.

Puis la double influence de la France et de l'Italie se fait jour, et les artistes lusitaniens prennent conscience, au sein d'un réalisme, que les exemples flamands ne devaient plus tard qu'accentuer.

Les préceptes de Giotto leur furent particulièrement précieux ; et lorsque plus tard le canon classique, restrictif de toute expressivité spontanée, domina l'art occidental, ce fut la destruction de l'originalité lusitanienne.

La peinture portugaise vise essentiellement à l'émotion ; elle se différencie essentiellement de la peinture espagnole par une sorte de sentiment racique, qui se traduit par la façon de voir la couleur, de mouvementer la ligne et de caractériser les figures. Les artistes lusitaniens ignorent les attitudes contorsionnées qui semblent le commentaire chorégraphique de toutes chansons espagnoles. C'est que le soleil castillan brûlant en un ciel toujours bleu et réfléchissant ses rayons sur un sol rocheux noie tous les demi-tons. Aussi le peintre espagnol n'est-il pas un coloriste au sens rigoureux du mot. La couleur est brillante, mais non pas harmonieuse. Les tons sont heurtés et durs.

En art comme en littérature, l'individualité du Portugal est manifeste. Telle est notre excuse d'avoir si longuement insisté sur un travail dont l'objet dépasse notre compétence, mais dont l'organisation et la mise en œuvre témoignent d'un esprit hautement cultivé, fervent et clair. Derrière l'érudit, il y a, chez José de Figueiredo, une âme de poète.

Cette individualité du Portugal comporte ses raisons naturelles. Là comme ailleurs, le milieu a fomenté le tempérament ethnique avec toutes ses manifestations.

La suavité, caractéristique essentielle de l'art portugais, la grâce émue et nuancée des tons, la spiritualité jaillie de la nature même, tout cela fait le charme du lyrisme lusitanien, du lyrisme populaire surtout, et le plus sûr mérite d'un poète comme Alberto Osorio de Castro est d'avoir su imprimer à chacun de ses poèmes, cueillis sous les cieux les plus divers, le cachet inimitablement profond de sa nostalgie portugaise.

Cette nostalgie, que motive son exil de magistrat colonial, tourne l'esprit du poète vers les mystères de l'Inconnaissable, et le rend accessible aux plus modernes préoccupations scientifiques. En elle, l'auteur des **Fleurs de Corail** découvre un précieux secret; il y marie l'angoisse contemporaine au sentiment élégiaque, dont s'imprègne le folklore portugais.

Averti des plus récentes techniques, il écrit des « chansons » et des « *trovas* » que le peuple pourrait chanter ; il compose des sonnets et des poèmes où l'art de Gonçalvez Crespo et de Leconte de Lisle est égalé ; il s'exerce à incruster un peu de son âme ondoyante et curieuse aux formes exotiques les plus variées, depuis le ghazel jusqu'au pantoum. L'exubérante nature de l'Inde et de Timor, les mœurs, l'histoire et les spectacles de ces pays ont fait tout à la fois de ce poète un savant et un philosophe, apte à fouiller chacune de ses impressions, dont il extrait d'abord, lyriquement, l'essentiel. Il se rend compte des mystérieux atavismes qui dirigent ses plus intimes façons d'être et, dans *l'Auto de Niniane*, il reprend, sur un thème celtique, la vieille idée hindoue de Maya. Son *Ode à la Lutte*, influencée de Nietzsche, fait songer à un Sébastien Charles Leconte plus souple.

L'ensemble du recueil, tout imprégné d'une atmosphère de Malaisie, rappelle par le contenu des poèmes parus naguère sous le même titre et signés Maurice Olivaint.

Alberto de Castro Osorio a vécu toute sa poésie ; de tous ceux que le symbolisme portugais aida à prendre conscience il n'est peut-être pas le plus puissant, mais il est l'un des plus personnels. Parmi les coloniaux de tous pays, il tient une place d'élite : il ne voit pas qu'avec les yeux du corps.

PHILÉAS LEBESGUE.

LETTRES RUSSES

Le Journal d'Anna, par Nadejda Sandjar, Saint-Pétersbourg, ed. Antée, 1 rouble. — *Les Légendes d'Amour*, par Mme Chtchapkina-Koupernik, Saint-Pétersbourg, 1 r. 50. — *Caractéristiques Littéraires*, par Z. Wengueroff, éd. Chipovnik, Saint-Pétersbourg, 1 r. 50.— *Récits*, par A. Avertchenko, éd. Chipovnik, Saint-Pétersbourg, 1 rouble 25 kop.

J'ai déjà signalé le livre le plus lu et le plus recommandé de l'année, *Notre Crime*, par M. Rodionoff, et qui ne vaut ni les éloges des uns ni la réclame des journaux.

Je dois mentionner aujourd'hui un petit livre qui a fait beaucoup de bruit déjà avant son apparition, car quelques chapitres en furent publiés auparavant dans une revue. Il s'appelle : *le Journal*

d'Anna et continue le genre du *Journal d'une Femme de Chambre* (moins la maîtrise et le talent littéraires de Mirbeau), *Journal d'une Déchue*, etc., et même *les Mémoires de Wanda de Sacher-Masoch*, car *le Journal d'Anna* n'est autre chose qu'une autobiographie, à en croire l'éditeur qui le dit dans son avertissement — et est écrit et signé par une femme, Nadejda Sandjar.

Anna est une fille de paysans; le père est un cosaque du Don, fort, actif, entreprenant, mais indiscipliné et esclave de ses sens; la mère est une petite-russienne, belle, débordante de vie et de passion. Trahie d'abord, abandonnée ensuite par son mari, elle se laisse aller à son tempérament, d'abord par dépit et vengeance et ensuite par les appels de sa chair. La petite Anna, témoin inconscient du drame, assiste aux orgies de sa mère avec ses amants de passage. Un jour, se rappelle Anna, elle était toute petite encore, sa mère était rentrée en compagnie d'un soldat, chargés tous les deux de bouteilles, gâteaux et autres friandises et douceurs. La petite Anna, comme toujours dans ces occasions, se cacha dans un coin du grand lit sous la couverture et regarda, par un petit trou pratiqué ad hoc, la scène de la *fête*. Elle voyait la mère et le soldat s'embrasser, boire et manger, la mère sur les genoux du soldat. Tout d'un coup le soldat saisit la mère, la jette sur le lit et « se met à l'étouffer ». Anna d'un bond saute de sa cachette par terre et s'accroche au soldat en l'injuriant — avec de gros mots qu'elle entendait pendant les orgies auxquelles elle assistait — et en essayant de le retirer de sa mère... Mais en ce moment sa mère, la face rouge, crispée, les yeux en feu, lui donne « avec sa jambe libre » un coup de pied formidable et qui rejette la pauvre petite loin du lit. L'enfant, terrifiée, ensanglantée, reste accroupie, repliée sur elle-même sans bouger dans un petit coin sombre, ne comprenant rien au geste « et à la conduite de la mère qu'elle voulait secourir » ! Elle comprit dans la suite. Un jour son père, rentré ivre, faillit la violer... Dieu sait ce qui serait arrivé à la petite Anna sans son grand-père maternel. Type de *Roi Lear* villageois, caractère noble, esprit profond et grand cœur, le grand-père, trompé dans ses espérances entre ses fils et son gendre, ayant tout perdu, se fit dans ses vieux jours berger du village. Il s'en éloigna et alla habiter une cabane loin du village, en pleins champs. C'est là qu'il recueillit la petite Anna, la sauvant ainsi d'un désastre certain. Le séjour chez « grand-papa », c'est le rêve d'or de la fillette et qui restera le paradis terrestre pour toute sa vie. Tout : amour maternel, tendresse, caresses, bonheur de famille, éducation, contes d'enfants, l'aurore joyeuse, le soleil vivifiant, tout se concentre dans la figure du grand-père et devient la source, la lumière, la chaleur qui soutiennent l'épouvantable vie de la petite Anna et qui lui donnent la faculté et la force de rester pure et intelligente dans la boue et la folie de l'existence à laquelle elle est destinée.

A six ans elle est déjà obligée de gagner sa vie, et s'engage, dans une boulangerie, comme « fille à tout faire ». Elle y voit l'exploitation éhontée de ses semblables, filles malheureuses travaillant 14, 16 et 18 heures et plus par jour pour un salaire insignifiant, et obligées, pour se vêtir et aider les leurs, de se vendre aux premiers venus même avant l'âge de la puberté, au risque d'être jetées à la porte en cas de résistance !...

La petite Anna se sauve à temps et change de places et de villes. Entre temps elle apprend d'elle-même à lire et écrire. D'une intelligence vive, ouverte à tout, elle sait tout de la vie et à 16 ans elle est déjà première bonne dans une maison riche et aristocratique à Kieff. Toute à son service, elle s'aperçoit cependant des « regards de ces Messieurs », « mâles de tous les âges », qui sont de la famille ou qui fréquentent la maison. Ce fut surtout un général qui l'agaçait, la fixant toujours et la « déshabillant des yeux ». Lors d'une soirée, Anna préparait la table pour le souper pendant que tout le monde se trouvait dans les salons. Le général se trouva, comme par hasard, dans la salle à manger, à fixer et à déshabiller Anna, qui portait un corsage d'une étoffe fine et laissant deviner ses formes. Ne pouvant plus tenir, Anna saisit d'une main le général et de l'autre se met à déboutonner, à déchirer son corsage et, au paroxysme de la fureur, à crier au général : « Ah ! vous voulez voir mon corps, le voilà, vous allez le voir, tout nu, attendez, mais attendez donc, vous avez peur du scandale, mais ayez le courage d'aller jusqu'au bout et de regarder, lorsqu'on vous montre !... » Et impitoyable, déchaînée, Anna poursuivait sa vengeance, ne lâchant pas le général, déchirant convulsivement son pauvre vêtement, qui lui avait coûté tant de labeur et d'insomnie !

Ce fait peint, plus que ne le feraient force descriptions, le caractère et le tempérament d'Anna. On comprendra de même comment et pourquoi Anna gardera longtemps une véritable horreur pour les rapports sexuels où la femme joue toujours un rôle soumis, humilié, inférieur.

Elle change de place, et avance, montant toujours en grade. La voilà bientôt bonne d'enfant, dans une famille d'intellectuels, toujours à Kieff. Elle impose aux femmes de la famille de lui confier l'éducation des enfants à elle sans s'en mêler : la condition est acceptée. La petite paysanne malheureuse, grâce à ses dons naturels et aux circonstances de l'existence qu'elle créait elle-même, est devenue une jeune fille distinguée et instruite, mais toujours volontaire et indomptée. La race des cosaques et le sang de sa mère qui coulait avec abondance et impétuosité dans ses veines se faisaient sentir à tout instant. Le grand-père dans le passé, le soleil au firmament, les éléments de la Nature, grande et belle, lui inspiraient des sentiments et des règles de vie d'un absolu catégorique et impératif qu'on ne rencontre guère,

« même dans les meilleures familles ». De là les désappointements, le mécontentement éternel d'Anna, même contre les intellectuels, ce « sel de la terre russe ». Elle ne voit nulle part d'absolue vérité, d'absolue égalité, d'absolue justice. Et elle s'en va, ayant ramassé par petites économies 150 roubles, à Saint-Péterbourg, au centre de la vie russe, où l'appellent des voix intérieures inconscientes, l'espoir d'arriver à quelque chose, de trouver sa voie... A quoi ? Laquelle ? Elle n'en savait rien. Dans cette grande ville, perdue, déconcertée, ayant dépensé son petit pécule, elle est obligée de recommencer sa vie épouvantable de petite fillette, vie de labeur au-dessus de ses forces contre des salaires de famine !

Et elle lit des livres, et elle attend et espère toujours. Elle s'adresse à des personnes connues. Une d'elles, éditeur et rédacteur d'un grand organe de la presse, écrivain connu, la reçoit, l'écoute et, frappé par ses discours et sa biographie, lui conseille d'*écrire*. Ce fut l'éclair dans les ténèbres. Le mot est enfin prononcé, la voie indiquée. C'est la révolution si longtemps pressentie, attendue. Et, fidèle à son caractère indompté, elle écrit un récit, mais avec tant de véhémence, de crudité et de vérité que l'écrivain en est non seulement effrayé, mais même scandalisé ! Anna ne retourne plus chez lui. La misère cependant continue, et Anna succombe aux privations et à la faim et tombe malade. Elle échoue dans un hôpital. Là, des gens charitables s'intéressent à elle. Elle y noue des connaissances utiles, et lorsqu'elle en sort guérie, elle pénètre enfin dans un milieu d'intellectuels, médecins, publicistes, avocats, où elle trouve du travail d'abord désagréable, mais ensuit plus agréable et intelligent. Elle place ses contes d'enfants qu'elle compose facilement et qu'on lui commande même.

Sa vie devient plus consciente et régulière. Toute nature ordinaire disciplinée et ordonnée serait, à sa place, heureuse et contente.

Mais ce n'est pas le cas d'Anna. Si maîtresse d'elle-même, si consciente et autoritaire qu'elle soit, elle est cependant dominée par son tempérament. La nature, le sexe avec ses besoins, avec ses appels et réclamations, entre en scène. Le mépris, la haine du mâle disparaît d'abord sous l'impulsion de l'instinct de la maternité. Anna imagine toute une philosophie de relations des sexes. La femme doit choisir celui de qui elle pourrait avoir un enfant... Et elle veut appliquer cette philosophie. Elle cherche l'homme, le mâle, le père de son futur enfant. Elle le cherche et le trouve dans la personne d'un professeur, très populaire, très beau, bon et intelligent. Elle vient chez lui, lui expose ses vues, son *cas* et lui demande de la féconder, d'être le père de son enfant. Tête du professeur, figure de sa femme qui a entendu en écoutant derrière la porte !

La philosophie croule dès la première velléité de l'appliquer. La philosophie croule, mais l'instinct parle et de plus en plus fort. Et

Anna, si retenue, si fière, si inaccessible, est en train de succomber misérablement...

Il y a des moments où elle ne peut plus lutter, et elle décide de se donner avec éclat, de vendre son corps publiquement dans un restaurant ou dans un foyer de théâtre. Un acheteur se trouve et l'emmène d'abord dans un restaurant de nuit. Là se passe une scène que Mme Sandjar a déjà décrite ailleurs, dans une pièce d'un acte qu'aucun théâtre n'a encore osé présenter au public, tellement la question féministe y est traitée *courageusement* et logiquement...

L'heureux compagnon d'Anna, effrayé par les discours et les reproches de sa compagne, s'enfuit, laissant Anna fière et satisfaite... moralement, sa chair restant aussi vierge et aussi passionnée qu'auparavant. Une autre expérience est encore plus mouvementée et dramatique. Elle sort d'une représentation. Dans le hall du théâtre et dans les portes, la poussée est très forte : hommes, femmes se bousculent, se touchent, se pressent les uns contre les autres. Anna est fortement serrée contre un homme, l'instinct s'éveille en elle, elle devient sa proie facile, elle est toute contre le mâle, qu'elle frôle, qu'elle pousse et presse davantage, se donnant tout entière. L'autre la veut, mais, malgré ses efforts, ne peut pas se dégager pour se retourner et voir celle qui se livre ainsi.

La vague humaine se déroule enfin librement, et au premier moment ils sont séparés ; il cherche, lui, celle qui se donnait à lui tout à l'heure et ne la reconnaît pas tout d'abord, car elle se ressaisit à l'air frais. Elle prend un izvochtchik et s'en va. Mais déjà il l'a devinée et reconnue, il en prend un autre et se met à sa poursuite. Les voitures étant ouvertes à Saint-Pétersbourg, il lui crie qu'il la reconnaît, qu'il ne la lâchera pas, qu'elle doit être à lui. Ils arrivent chez elle. Il monte avec elle. Il la tient, il la presse, elle ne résiste pas. Mais une fois dans l'appartement, la porte fermée, toute à un désir violent, elle se rappelle sa fierté féminine, la pureté virginale à donner à *l'homme choisi* et pousse l'homme dans une chambre qu'elle referme à clef. Lui proteste et hurle et force la porte. Elle, au paroxysme du désir, lui crie qu'elle est à lui, qu'il faut qu'il vienne, qu'il la prenne, mais qu'elle le tuera ou se tuera après... Elle se traîne par terre, elle lutte contre le désir, elle lui crie tantôt de s'en aller, tantôt de la prendre, elle se donne et menace en même temps, si bien qu'effrayé l'autre se sauve. Et elle, ouvrant la porte, le voit qui s'enfuit...

Anna est toute fière. La victoire est là, mais la lutte n'est pas finie, quoi qu'elle en pense.

Elle croit avoir trouvé la paix dans l'amour de l'humanité, sorte de tolstoïsme laïque et social...

Le cerveau s'en console peut-être, mais la chair, la physiologie, comme dit Anna elle-même, n'est pas consolée et tant que la jeunesse durera, tant que la physiologie *criera*, Anna souffrira toujours, lut-

tera toujours, malgré la voie trouvée, malgré même les succès littéraires. Et son *journal* en est un, encore que le style soit inégal, la conception ingénue et brutale en même temps. Mais que de tempérament, que d'audace et que de force élémentaire, mais considérable, se cache dans le personnage d'Anna ou de Nadéjda Sandjar.

§

J'aurais voulu parler encore de deux livres écrits par deux femmes que nos lecteurs connaissent : *Légendes d'Amour*, par Chtchepkina Koupernik, poétesse et traductrice à ses heures, unique traductrice de Rostand en Russie, et *Caractéristiques Littéraires*, de Zinaïde Wenguéroff, femme de lettres de beaucoup de talent, de savoir et de probité. Qu'il me suffise de dire que le livre de Mme Chepkina-Koupernik n'est qu'une suite d'épisodes amoureux tirés des meilleures sources telles que *la Divine Comédie* de Dante et écrite dans une langue de maître. Quant aux études littéraires de Mlle Wenguéroff sur d'Annunzio, Anatole France, Octave Mirbeau et autres, elles méritent une chronique à part et je les renvoie à la prochaine.

§

La maison d'Edition du « Chipovnik » publie le premier volume d'un nouvel humoriste russe, le jeune A. Avertchenko, sorte d'Alphonse Allais pétersbourgeois, très en vogue à l'heure qu'il est. Rédacteur en chef du journal hebdomadaire illustré et satirique, *le Satiricon*, M. Avertchenko excelle dans les petits récits fantaisistes très goûtés du gros public des restaurants, cafés et tramways. Le premier volume en donne toute une série. Lorsqu'on les lit, on sourit, et le livre fermé, on les oublie. C'est court, bien écrit et cela ne fait de mal à personne, mais ce n'est pas de la littérature et ne peut pas être comparé aux premiers récits fantaisistes, par exemple, de Tchekhoff. Mais la vogue et les succès d'Avertchenko, qui, d'ailleurs, est très spirituel, obligent à le présenter au public.

E. SÉMÉNOFF.

LETTRES SCANDINAVES

Sophus Claussen : *De Thulé à Ecbatane*, poèmes traduits par Guy-Charles Cros, Paris, « Vers et prose ».— Johan Bojer : *Kjærlighetens œjne*, les Yeux de l'Amour, pièce en 4 actes, Kristiania, Gyldendal. — Johan Bojer : *Sous le ciel vide*, roman, traduit par P. G. la Chesnais, Paris, Calmann-Lévy. — Holger Drachmann : *Venezias Nat*, la nuit de Venise, Copenhague, Gyldendal. — P. Lykke-Seest : *Moder Maanes Bœrn*, les Enfants de Mère Lune, Kristiania, Aschehoug.

M. Guy-Charles Cros a traduit un choix des poèmes de M. Sophus Claussen, que la plupart des écrivains danois, dans l'enquête littéraire publiée en 1906 par M. Chr. Rimestad, ont salué comme le plus grand poète lyrique de leur pays. Ce petit recueil, sous le titre **De Thulé à Ecbatane**, comprend des pièces choisies par l'auteur lui-

même, d'époques diverses et d'inspiration variée, qui pourront donner quelque idée de son art subtil, assez rebelle à l'analyse. On peut y trouver une grande simplicité, un sens très vif du réel, ainsi que de la vanité de toutes choses, et une douceur qui s'harmonise à la nature danoise. Mais ce n'est pas là ce qui apparaît tout d'abord : ces poèmes courts et nerveux sont d'un impressionnisme parfois chatoyant ; souvent, sur un fond gris, se détachent de brusques éclats ; tantôt simplement descriptif, et tantôt philosophe, M. Sophus Claussen passe et repasse sans transition d'une manière à l'autre. Il était difficile de faire sentir dans une traduction la complexité de ce lyrisme. Il convient de louer M. Guy-Charles Cros, qui a entrepris ce travail difficile, et, on peut même dire, ingrat, nulle méthode ne permettant d'espérer un résultat pleinement satisfaisant. Sa traduction, très fidèle, et, le plus souvent, presque littérale, est, il me semble, assez inégale, mais toujours très convenable, et parfois très heureuse.

§

Je dois également signaler ici la traduction que j'ai faite d'un roman de M. Johan Bojer. **Sous le ciel vide** — *Vort rige* — a paru d'abord dans la *Revue de Paris*, de même que les deux romans de M. Johan Bojer précédemment traduits en français : *la Puissance du mensonge* et *Maternité*. J'en ai déjà parlé à cette place, lorsque le volume a paru en norvégien, voici près de deux ans, et j'ai dit les tourments d'Erik Evje, ce triste héros qui a le malheur de n'avoir pas la « conscience robuste », et qui, pour panser sa conscience blessée, imagine des idéals fragiles et successifs, au grand détriment des gens auxquels il impose, à leur insu, de donner quelque réalité à son idéal de chaque moment. Plusieurs scènes, notamment celles d'Erik Evje avec l'ingénieur Rein, sont parmi les plus fortes que M. Johan Bojer ait écrites, et dépassent, à mon avis, les meilleures de *la Puissance du Mensonge*.

§

M. Johan Bojer est maintenant assez connu en France, et pourtant il ne l'est pas tellement qu'une œuvre d'un caractère trop nettement différent de ce qui a été jusqu'ici publié de lui en français puisse déconcerter. Il vient d'obtenir un succès considérable avec son dernier ouvrage : **les Yeux de l'Amour**, pièce en quatre actes tirée d'un conte qu'il a écrit il y a cinq ou six ans, et qui figure en tête de son recueil : *Oiseaux blancs*. La pièce est un conte dramatique, à la fois réaliste par le souci du détail précis, et lyrique par la nature du sujet et la manière dont il est conçu. La jeune Ovidia, heureuse de vivre et d'être belle, est aimable, aimée, et répand la joie, comme sans y penser, tout autour d'elle. Et la voici défigurée dans un incendie. Dès lors elle se cache, interprète comme des moqueries de vagues propos entendus, devient dure, méchante, répand la tristesse et en